

Mais ce qu'il faut voir c'est Strauss lui-même conduisant son orchestre. Son archet tout puissant fait jaillir la fontaine des éivrantes mélodies, et le torrent invisible court comme un fluide à travers l'auditoire qu'il électrise.

Ces Strauss forment une véritable dynastie de rois de la musique. Ils sont d'origine espagnole; dans leur physiognomie rien du type allemand: ils ont les yeux noirs, les cheveux noirs, le teint basané; ils sont petits et nerveux.

Johann Strauss, — le fondateur de la dynastie, — naquit à Vienne, le 14 mars 1804, dans une auberge que tenaient ses parents au faubourg Léopold. Quand des musiciens ambulants venaient jouer dans la salle à boire, le petit Johann se glissait sous les tables pour mieux les entendre, et quand ils étaient partis, il imitait le premier violon en raclant avec une baguette une bûche de bois qu'il tenait sous son menton. La veille de sa fête son père lui ayant demandé ce qu'il voulait :

— Père, lui dit-il, veux-tu me faire un plaisir si grand, si grand que je t'obéirai toujours?

— Certainement, répondit le père.

— Eh bien, achète moi un petit violon

Il eut son violon ! Quelle joie : il en dansa toute la journée. Ce violon, c'était les ailes de l'oiseau. Il répéta les airs qu'il avait entendus, et déjà on l'appelait dans l'auberge le petit violoniste. Sur ces entrefaites, les Français reparurent pour la seconde fois devant Vienne; le bombardement n'avait pas commencé, que la terreur s'était emparée de toute la ville; chacun enfouissait ce qu'il avait de plus précieux; et le petit Strauss imitant ses parents, enterra son petit violon dans la cave; mais il ne put rester longtemps séparé de son cher compagnon, et les premiers soldats français qui entrèrent dans l'auberge trouvèrent un enfant qui leur joua une valse. Ils étaient venus avec des idées peu nettes sur la propriété, mais l'enfant les apprivoisa avec sa douce musique : ils ne touchèrent à rien et payèrent leur écot. Des grenadiers aux grosses moustaches arrivèrent ensuite qui embrassèrent le petit musicien, et un capitaine s'écria en battant des mains :

— Il a du talent, le petit coquin ! S'il était à Paris il deviendrait un grand artiste !

Quand les Français eurent quitté Vienne, le père Strauss dit un jour à son fils :

— Ta présence est maintenant superflue à l'auberge, il est temps que tu apprennes un métier. Que veux-tu devenir ?

L'enfant, effrayé du ton qu'avait pris son père, ne disait mot; il tremblait. Ah ! s'il avait osé répondre, mais il craignait tant son père !

— Eh bien, lui dit celui-ci, nous allons faire de toi un relieur; j'ai arrêté toutes les conditions, tu entreras en apprentissage la semaine prochaine.

Le relieur chez lequel le petit Johann fut envoyé était fanatique de son métier : il ne voyait rien au dessus des relieurs qui avaient selon lui, une noble et sainte mission à remplir en ce monde et des récompenses spéciales à attendre dans l'autre. Mettant Johann vis-à-vis d'un pot à colle, son patron lui dit :

— L'imprimeur fait quelque chose, il est vrai, pour l'écrivain; il l'imprime, mais son livre resterait tout nu, et personne ne le lirait, s'il n'y avait pas le relieur qui l'habille.

Le nouvel apprenti n'écoutait guère ces discours, il pensait à son violon. On lui avait défendu d'y toucher, même lorsque sa journée de travail serait finie. Le petit Johann prit patience, espérant qu'il aurait tout le dimanche à lui; mais son patron, qui n'était pas content de son travail, étendit aussi la défense à ce jour-là.

— Vous êtes un tyran, s'écria alors l'enfant, avec un geste de révolte; je ne veux pas être relieur, je m'en vais.

Et il s'enfuit avec son violon avant que le terrible maître fut revenu de la stupéfaction dans laquelle l'avait plongé un langage aussi révolutionnaire.

Où aller ! Retourner chez son père, c'était s'exposer à être ramené de force chez son patron. Il courut devant lui au hasard et à la garde de Dieu; il franchit la ligne des fortifications et reconnut la route de Doebbling. La matinée était radieuse, les oiseaux chantaient leurs amours printanières dans les arbres en fleurs, les scarabées couraient dans les prés comme des écoliers en vacances. Le petit Johann alla s'asseoir sur un tertre à l'ombre d'un groupe de tilleuls aux émanations embaumées; puis, tirant son cher violon de dessous son habit, il joua tous les airs qu'il savait; et, quand il eut épuisé son répertoire, il improvisa quelques phrases musicales qui lui couraient dans la tête, et il lui sembla que son instrument répondait à ses pensées, comme la voix d'un ami. Il avait emporté dans sa poche un morceau de pain sec, ce qui lui constitua, avec quelques gorgées d'eau de source, un repas qu'il n'eut pas échangé contre un festin de roi. Enfin, le soleil disparut, la nuit arriva et il était encore là, sur son tertre, jouant du violon : il s'endormit, son instrument dans ses bras, et il entendit en rêve les mélodies d'une musique de séraphins. C'était la musique de la liberté !

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le lendemain, les oiseaux chantaient de nouveau les hirondelles se baignaient dans l'air azuré du ciel, et un homme était devant lui, qui le regardait d'un œil étonné. Le petit musicien eut peur et voulut se sauver.

— Ne me reconnais-tu pas, Johann ? lui dit l'inconnu. Cette voix ne lui semblait pas tout à fait étrangère; l'inconnu lui dit alors son nom, et le petit Johann se rappela avoir vu cet homme à l'auberge paternelle; il lui raconta son escapade, en lui recommandant bien de ne pas le trahir.

— Il y a place pour deux dans le logement que j'ai loué à Doebbling, lui dit M. X; viens avec moi, mon garçon, tu seras là en lieu sûr et tu pourras jouer du violon toute la journée.

Johann mit sa main dans celle que lui tendait ce protecteur providentiel, et une heure après il était installé dans une jolie chambre pleine de solitude et de silence, dont la vue s'ouvrait sur un immense jardin. M. X. partit immédiatement pour Vienne, où il alla rassurer le père Strauss sur le sort de son fils. Quant au maître relieur, il passa un mauvais moment : les commères du quartier l'accusèrent d'avoir si fort maltraité le petit Johann qu'il était allé, disaient-elles, se jeter dans le Danube.

Enfin l'ex-apprenti relieur rentra au foyer paternel, et M. X., son protecteur, lui fit donner des leçons par le célèbre violoniste Polyschansky. Strauss trouva un emploi auprès du maître de chapelle Pamer, puis il fut reçu dans l'orchestre de Lanner. A cette époque, il n'était pas encore d'usage de faire payer d'entrée aux concerts; et le jeune Strauss, le chapeau bas et une assiette à la main, s'en allait quêter parmi l'assistance. Lanner ne tarda pas à être frappé du talent et du zèle extraordinaire de sa jeune recrue; pendant le carnaval de 18-5, il divisa son orchestre en deux bandes, et confia la direction de la seconde à Strauss. Bientôt Strauss se mit au travail et composa sa première valse, qui décida de sa vocation de compositeur.

Strauss et Lanner s'étaient liés d'une amitié étroite, Lanner était le type du Viennois bon vivant, toujours gai et sans souci; il n'avait jamais le sou et trouvait que les dettes étaient bien portées. Strauss et Lanner n'avaient souvent qu'une chemise à mettre à eux deux, mais comme ce vêtement est difficile à partager, ils le tiraient au sort, et celui qui avait perdu était obligé de boutonner sa redingotte jus qu'au cou, quelle que fut la chaleur.

Strauss avait osé enfin se commander un habit noir. Son tailleur choisit le mercredi des Cendres pour venir lui en réclamer le prix, de bon matin, avant qu'il fut levé. Hélas ! la bourse du dormeur était à sec. Le tailleur ne voulant pas s'en retourner les mains vides, reprit l'habit qui était sur une chaise, malgré les supplications du pauvre musicien, qu'il condamnait aux arrêts forcés dans son lit, car ce vêtement était le seul qu'il eût. Strauss priait son bon génie de venir à son aide, lorsque le tailleur rentra :